



... l'imam de Défense. Si nous perdons
guerre, il devient l'imam Secret et si
l'ennemi nous écrase complètement, il
tient l'imam Martyr.

... seul il est quatre.

... la fille Anissa ne viendra
après les moissons. Tu la connaîtras
... fille. Je les ai élevées
... Elles sont les prunelles de
... Elles sont bien plus que cela.
... que mes Jours.

... l'imam grossit quelque peu. A
l'arrière, autour de Khadidja, des femmes
se sont rassemblées. Asef s'en éloigne. Il

... femme parler de lui à Khadidja
et prononcer son nom avec un « h » aspiré
« Hasan », le prénom si souvent sorti à
l'ardent et ailleurs dans le monde qui va
découvrir. Il est prononcé avec une
intonation qu'il connaît bien.
« h » aspire c'est aussi
trouve aspiré au cœur de
« Asquasia ». croyait, coto
cette femme qu'il connaît pas,
rait, après sa mère, l'aimer au monde.
ne lui a rien demandé. Elle aime bien le
nom que lui ont donné ses parents. Mais
cette intonation l'interpelle en quelque
d'une direction, elle immense...
l'imam, en certitude des bruits qui font,
... longues et
... la Caravane des Kurama avance

TABLE

p. 1	Brahim Zerouki, le peintre, le calligraphe et nous	B. Zimmermann
p. 3	A propos de mes racines et de mon déracinement	E. Cohen-Boulakia
p. 5	A Fort-de-l'Eau (illustration de GYPS)	Naïma Ouadah
p. 7	A l'ombre des murs colorés d'une cité populaire	Chafia Ksiksi
p. 8	Au terme (provisoire) d'un débat sur la laïcité	B. Zimmermann
p. 9	Notes de lecture : « Il était une fois l'ethnographie » de Germaine Tillion	J. Desbonnet
p.11	Cendrillon berbère, conte berbère	Monique Leclercq
p.13	Notes de lecture : « Bleu permanent » de Brahim Zerouki	B. Zimmermann
p.15	Les rédacteurs et illustrateurs de la publication	

Brahim Zerouki, le peintre, le calligraphe, et nous

Le Bleu calligraphié du titre de notre publication est dû à Brahim Zerouki, lui qui a si justement parlé du Bleu et avec qui nous retrouverons aussi la valeur des lettres, leurs « canon de beauté (...), vertus et vices (...) », « le parfum qui leur est propre (...) et leurs métamorphoses ».

De métamorphoses il s'agit bien ici où le bleu devient barque, l'écriture voile. Et déjà on entend comme le vaste souffle dans la conque que nous avons tous écouté, enfants de la Méditerranée.

Cette dernière reste au centre de gravité de la vie de Brahim Zerouki, ainsi que de ses séjours et déplacements entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique du nord.

Tour à tour journaliste, élève des peintres Henninger (Stuttgart) et Max Papart (Paris), médiéviste, universitaire, consultant international..., lui se présente avant tout comme peintre et calligraphe.

Comment ne pas sentir cependant combien a été un temps fort dans son existence la charge de la Responsabilité des Monuments et Sites d'Algérie, à l'époque de Boumédiène ? Alors il a pu explorer les trésors des bibliothèques privées de la bordure nord saharienne, dont il a exhumé les éléments pour une histoire réappropriée du premier Etat musulman maghrébin : l'imamat de Tagdemt.

Il émane de Brahim Zerouki une tranquillité, un sentiment de forte unité interne nourrie par la fidélité à lui-même – cela ne peut être autrement – à travers les infortunes que cette constance morale lui a valu à l'occasion.

Un plaisir sans partage vient à l'écouter parler de sa spécialité : la calligraphie maghrébine, héritage conscient d'Al Andalus auquel nous sommes, peu ou prou, tous redevables.

Concluons sous ces auspices cette page inaugurale de notre publication, en nous souhaitant longue route et bon voyage en telle compagnie.

Montgeron, octobre 2000. B.Z.

A propos de mes racines... et de mon déracinement

Lorsque Bernard m'a proposé –pour contribuer à notre quête commune de moyens pour parvenir à une meilleure compréhension réciproque- d'écrire quelque chose sur ce que j'entends dire lorsque je parle de mes racines, j'ai tout de suite accepté... sans réserve ni appréhension !

L'angoisse est venue devant la page blanche. J'allais devoir parler de moi, en quelque sorte me raconter ; quel intérêt pour notre démarche commune ?

Et puis j'ai réalisé que je présentais un parcours somme toute assez classique, celui du Juif tunisien de culture française, expatrié et devenu Français comme il y en a des milliers d'autres ; à partir de là, l'aspect démonstratif de la démarche m'est apparu suffisant pour compenser la gêne d'avoir à se mettre en scène.

Mes racines ? Le terme est ambigu avec sa référence à la plante qui s'épanouit dans une certaine terre, sous un certain climat. Ne vaudrait-il pas mieux parler de mes origines ? Peut-être ; mais si le terme de « racines » me vient spontanément, c'est que j'ai réalisé que, dans l'écheveau des liens qui tissent mon être, il y a une résonance très forte –avec une charge émotionnelle exceptionnelle- de la trace de souvenirs du quotidien qui a bercé mon enfance et ma jeunesse et dont je n'ai jamais trouvé, ailleurs que dans mon pays, l'identique, voire même l'équivalent : l'air chaud et vibrant des jours d'été, baignant dans une lumière crue, débarrassée de la moindre nuée ; la moiteur des nuits marquées par des senteurs exaltées par la chaleur ; au fond de la nuit, l'écho lointain –j'habitais la ville européenne- de l'appel du muezzin.... Bien sûr, ces évocations sont loin d'être le plus important de ce que je voudrais vous dire sur mes racines mais je n'ai pu m'empêcher de commencer par vous en parler parce que... ça compte, même si c'est totalement irraisonné et même, quelque part puéril...

Je vous ai dit que j'étais Juif tunisien ; est-ce à dire que je me sens... d'abord Juif ? Je dirais plutôt que c'est le regard des autres –même lorsqu'il est dénué du moindre racisme- qui fait, ou qui a fait que je suis **d'abord Juif**. Il me revient en mémoire une remarque d'un ami –un camarade devrais-je dire- du Parti Communiste Tunisien ; c'était peu de temps après l'indépendance. Nous étions dans la période du Ramadan et il me faisait remarquer que pour être admis à part entière comme « vrai » tunisien et pour ne pas choquer les gens du peuple que nous voulions gagner à nos idées, sans doute convenait-il –**tout particulièrement pour moi**- que... nous fassions le Ramadan !! Ma judaïté, à laquelle je tiens fortement, m'est apparue, en fait, dès mon adolescence, comme une gêne, un obstacle, à un désir qui s'était progressivement enraciné en moi, pour tenter de fonder mon identité : **celui de se revendiquer et d'être reconnu comme Tunisien à part entière** sans réserve, sans condition ou « épreuve préalable ». Ce désir, je n'ai jamais pu le réaliser. Je garde en mémoire le regard médusé d'un membre de la police politique du Néo Destour, un soir de « collage » pour les élections, lorsqu'après avoir molesté notre groupe il eut réalisé que j'étais Juif (parce qu'il contrôlait –sic- nos papiers d'identité). Communiste et... Juif ! Double enfermement, aberration qui, à ses yeux, visiblement, constituait un cas d'aliénation... rare ! Et ces réactions là, n'avaient rien

d'exceptionnelles. Je n'ai pas du tout envie pour autant de jeter aux orties ma judaïté, comme on le ferait d'un habit dont on veut se débarrasser.

J'ai été élevé dans un milieu de petite bourgeoisie juive et pratiquante ; la lecture et le commentaire de la Thora, jusqu'à mes 15 ans ont beaucoup compté pour moi et j'en ai gardé une forte empreinte, même si je ne suis pas « pratiquant »... au quotidien ; avec une façon sans doute différente d'appréhender ma relation à l'autre, avec un sens particulier des valeurs morales.

Le Dieu de l'Ancien Testament m'a appris à placer la justice avant la charité. Il m'a appris, très tôt, qu'il fallait prendre ses responsabilités, assumer son destin d'individu indissolublement lié à la communauté des hommes ; de ne pas compter sur des pouvoirs d'intercession, que ce soit ceux d'un prêtre ou d'un saint...

Le peuple élu, dont parle la Bible, élu pour témoigner de Dieu –c'est à dire du pouvoir absolu de l'amour- se doit, dans la très longue lutte contre les forces du mal qui engendrent misère et injustice, de placer très haut le niveau d'exigence morale qui doit être le sien, pour guider au quotidien son action et ce afin... que la vertu de l'exemple soit contagieuse ! C'est là que De Gaulle n'avait rien compris, lorsque, parlant du peuple élu, il le pensait orgueilleux de cette relation privilégiée à Dieu là où il n'y a, en fait, qu'une nécessité morale –redoutable- celle **de témoigner de Dieu**, message universel, à portée universelle et que chaque être peut partager.

Me sentirai-je, pour autant, proche d'Israël ? Certainement pas de façon inconditionnelle ! Sans que pour autant je puisse me résoudre à un éventuel scénario évoqué par certains et qui inclurait la négation de l'Etat d'Israël. Mon refus violent d'envisager cette solution relève de raisons... qui, j'en conviens, ne sont pas seulement objectives.

Et ma culture française ? Elle est un composant très forte de mes racines. Les grands principes de 1789, la laïcité, la tolérance, l'Etat de droit, le droit et la justice... Revécus dans la lecture des grandes œuvres ou dans les cours de certains de mes professeurs, ces principes font partie intégrantes de mes racines.

J'ai bien cru d'ailleurs que cette France, où sont nées tant d'idées généreuses et porteuses d'espoir allait pouvoir tout résoudre. Un jeune Juif tunisien fantasme facilement sur la France... qu'il ne connaît que par les livres ! Mais il y a eu les lois de Vichy et le statut des Juifs ; il y a eu les drames atroces d'une décolonisation imbécile et meutrière...

Dans le fond, mon âge d'or c'est lorsque, adolescent, je vivais heureux, dans mon pays, au sein d'une communauté juive que je ne sentais pas « ghettoisée », ni menacée dans son être –mais admise telle quelle- avec des amis tunisiens –juifs ou non juifs- italiens, maltais, plus rarement français ; lorsque la Tunisie était riche d'un brassage ethno-culturel exceptionnel ; mais l'envers de la médaille –et je ne le savais pas alors- c'est que cet « Eden » était, en fait, une prison pour la majorité des Tunisiens ; situation à laquelle l'indépendance a heureusement mis fin il y a près d'un demi-siècle mais au prix, je crois, d'un repli identitaire, d'une fermeture à l'extérieur. E.C-B.

A Fort-de-l'Eau

Alger, le 24 juillet 2000

Une semaine avant le départ, j'ai des appréhensions. Depuis quelques années, à chaque vacance ce sont les mêmes doutes qui me gagnent. J'ai peur de retrouver mon pays « perdu » à force de dénombrier les victimes. Retrouver ces conversations où chacun a une histoire à raconter sur un faux barrage, une bombe..., un chiffre à avancer. Des personnes crispées et ne vivant qu'à moitié.

Mais, comme en 1998 et 1999, je n'ai pas été déçue. C'est un pays vivant que j'ai retrouvé. Je pourrais facilement énumérer tous les problèmes que j'ai pu entrevoir dans la société mais ces derniers sont le sujet de tous les articles de presse concernant l'Algérie. Bien sûr qu'il y a de graves problèmes économiques mais ce qu'il y a aussi actuellement, et qui est beau, c'est le moral des Algériens.

Depuis une dizaine d'années, nous « habitons » chaque été dans la banlieue est d'Alger, à environ 20 kilomètres, à Fort de l'Eau. Une petite ville très agréable à vivre, qui était très connue, dans les années 80, pour sa grande tolérance.

Les bars, boîtes de nuit, cabarets. C'est une ville qui, malgré la crise, est restée calme. Actuellement, elle est réputée à Alger pour ses glaces et pour les soirées qui s'y tiennent. Cet été, preuve du regain de gaieté, il y avait des fêtes trois soirs par semaine, des manifestations en plein air où l'ambiance était très familiale : jeunes, familles ou groupes de femmes se côtoyaient sans problèmes. Ce type de soirée aurait paru inimaginable il y a à peine deux ans.

D'une année sur l'autre, les gens sont plus enjoués, ravis de faire des projets d'avenir. Les conversations ont d'autres sujets que le commentaire des massacres de la veille. Jamais je n'ai vu autant de fêtes que cet été. TOUT est prétexte à festoyer : les résultats scolaires, même lors d'un passage en sixième, des cérémonies de circoncision tellement grandes que l'on pourrait croire que ce sont des mariages. Les mariages, quant à eux, sont magnifiques, trois jours de suite avec « zarnadja » (qui sont des groupes de musiciens folkloriques que l'on emmène dans le cortège de la mariée et que l'on fait jouer toute la soirée). Le temps du couvre-feu est loin cet été, la musique bat jusqu'au petit matin...

Tout cela fait que l'on a l'impression que l'Algérie va mieux. Si le peuple se débarrasse des maux qui le rongent psychologiquement, il pourra à mon avis s'atteler à battre la corruption et trouver des solutions face à ses problèmes économiques. N. O..

MAIS L'ALGERIE, C'EST
UN TRES BEAU
PAYS

OUI...
POUR LES
VACANCES!



GYPS

A l'ombre des murs colorés d'une cité populaire

Il était une fois... l'histoire de gens qui quittent leur pays et qui partent vivre sous d'autres cieux.

Comme la plupart des gens, j'ai une histoire, un parcours personnel qui ressemble à celui de bien d'autres mortels. Je ne vous conterai rien d'extraordinaire, ce dont je n'ai pas à m'excuser vue la raison invoquée plus haut.

Je suis fille de parents immigrés, venus s'exiler en France dans l'espoir d'une vie plus prospère. Mes parents ne venaient pas trouver le bonheur (ce dernier ne pouvait se concevoir ailleurs qu'à l'ombre des palmiers et des murs blanchis à la chaux des maisons de Tunisie) mais un peu plus d'aisance matérielle. Leur espoir s'écroula vite ; les gains augmentèrent, certes, mais avec eux la cherté de la vie et mes parents connurent la déception et l'amertume de se savoir pauvres et en terre étrangère. Pour ma mère, le choc fut sans doute plus rude encore, bien qu'elle n'ait jamais été du genre à se lamenter sur son sort. En effet, d'enfant privilégiée de notable au bagage scolaire et culturel important, elle devenait simple immigrée, noyée parmi une masse de gens qui avaient fait le même voyage qu'elle mais qui ne lui ressemblaient pas.

Mes parents, avec une pointe de regret et le regard tourné vers la Tunisie natale, finirent par s'accommoder de cette vie en terre étrangère. La terre étrangère devint même familière par la force du temps. Familière pour eux, mais surtout pour leurs enfants qui naquirent en France et grandirent à l'ombre des murs colorés d'une cité populaire. Mes sœurs et moi avons ainsi partagé le destin de milliers d'enfants d'immigrés très fortement attachés à leur terre natale, au paysage de leur cité, mais heureux d'être bercés par les aventures tendres, exotiques ou édifiantes que recèlent contes arabes et berbères. Mais ces contes n'ont hélas pas chatouillé les oreilles de tous les petits et il existe des enfants et des adolescents qui ne sont maghrébins que de noms, qui n'ont aucune représentation de la terre de leurs ancêtres, de ses coutumes, de sa religion. Cette acculturation ne poserait pas de problèmes si ces derniers se sentaient français à part entière par ailleurs. Mais non, ils ne sont pas français ; on ne leur en prête pas les « qualités ». Mais d'où sont-ils alors ? Ils ne le savent pas eux-mêmes et errent désœuvrés dans un espace dont les frontières sont des tours qui s'élèvent, gigantesques, au milieu des villes laborieuses.

Contrairement à ces jeunes j'ai eu la chance d'acquérir une identité culturelle. Identité logiquement et nécessairement double car appartenance française et étrangère forment les deux faces d'une même médaille quand on est enfant d'immigrés. J'ai été nourrie des beautés de l'Islam et de l'héritage maghrébin. J'ai aussi puisé ma force dans les vertus d'une longue tradition française d'humanisme, de laïcité et de progrès.

Aujourd'hui, il y a encore beaucoup de parents qui émigrent et d'enfants qui naissent ; ces derniers vivront une belle expérience pour peu qu'ils prêtent l'oreille à l'une et à l'autre culture également et qu'ils n'écoutent pas les discours extrémistes, manichéens, qui veulent que tout soit blanc ou noir. C.K.

AU TERME (PROVISOIRE) D'UN DÉBAT SUR LA LAÏCITÉ

L'ouverture d'un débat sur la laïcité est apparue comme une des premières exigences manifestées dans notre cercle. D'un commun accord nous nous sommes accordé un temps suffisant pour l'examiner dans nos réunions de printemps, au terme duquel nous avons conclu avec chaleur à la nécessité de la tolérance.

Il nous est apparu immédiatement évident que notre attention portée au sujet de la laïcité vient de ce que la question est dans l'air et qu'elle fait problème depuis quelque temps, en France. Au colloque du 20^{ème} Printemps Berbère (la Fédération des Œuvres Laïques en était un des deux organisateurs), N. Saadi a fait remarquer que lorsqu'on éprouve le besoin d'ajouter un qualificatif à une notion, comme dans « laïcité élargie », c'est qu'elle ne fait plus sens, qu'elle est en crise.

Cette crise, personne d'entre nous n'en a contesté l'existence, aussi avons-nous cherché à en cerner les manifestations et les causes. Nous avons convenu alors que l'impact des « affaires de foulards islamiques » a joué un rôle de détonateur en interpellant non seulement l'Ecole laïque sur ses principes fondateurs, mais aussi l'Etat. Ce dernier est, plus largement, confronté aux revendications des Musulmans de France portant sur la reconnaissance de leur confession et la place qui leur est faite, ou refusée, dans la société.

Il nous a semblé logique que 3 ou 4 millions d'individus –anciennement « sujets » de la France coloniale, aujourd'hui en majorité de nationalité française ou en passe de l'avoir- finissent par faire valoir leurs droits à une égale dignité et à un égal traitement dans la collectivité nationale. L'Etat laïque se trouve dans une situation inédite –au moins depuis longtemps- dans laquelle il a à mettre en œuvre un principe de droit constitutionnel qui est aussi une éthique du vivre ensemble et un ferment essentiel de l'intégration républicaine. Cependant, nous n'avons pas réduit le problème actuel de la laïcité à cet aspect conjoncturel. En effet, un rapide examen de l'histoire de la notion de laïcité montre que son contenu a évolué en l'espace d'un siècle et demi et qu'il n'a même jamais totalement fait l'unanimité dans le camp laïque, pas plus d'ailleurs que son application. Que l'on pense, par exemple, à l'affrontement entre les laïcs de la bourgeoisie modérée et les laïcs socialistes au début du siècle.

D'un autre côté, nous avons encore convenu que la question laïque dans ses termes actuels interpelle autant la réflexion des Musulmans sur la place de l'Islam dans une société laïque que les Laïcs sur leurs rapports avec les religions. Les positions rigides de certains Laïcs dans les débats actuels relèvent-elles d'une assertivité vraie, d'une confiance tranquille dans leurs valeurs, ou bien d'un manque de confiance en la force de leurs principes et d'un sectarisme dépassé ? Nous ne pouvons justifier le sectarisme d'un camp par celui d'en face. Cependant, à trop vouloir démêler le tien du mien c'est le fond du problème qu'on risque de perdre de vue.

Aussi avons-nous estimé sagement, à un moment, qu'il fallait conclure, au moins provisoirement, et nous avons conclu sur la nécessité de la tolérance. Intéressante attitude tout de même, puisqu'elle met –sans les contredire- au-dessus d'une valeur d'ordre politique, la laïcité, une valeur d'ordre moral, la tolérance. N'avons-nous pas posé-là –sans le dire- une question de fond incontournable : celle du rapport entre le politique et le moral ? Et n'y avons-nous pas répondu en affirmant le primat du moral ? B.Z.

« IL ETAIT UNE FOIS L'ETHNOGRAPHIE » de Germaine TILLION
Le SEUIL, janvier 2000

Dans un film de Wajda (« L'homme de marbre » ?), une journaliste d'Europe occidentale visite une grande ville d'URSS, escortée par un jeune garçon qui lui sert de guide. Ils traversent un quartier neuf mais pauvre, triste, sans la moindre verdure, seulement flanqué de tours élevées et nues du genre « cages à lapins ». La journaliste se tourne vers le garçon et lui demande : « Et vous pouvez vivre ici, dans cette laideur ? » Le garçon la regarde, étonné : « C'est laid ? Vous savez, j'y suis né. Je ne me suis jamais posé la question. »

C'est avec un étonnement de ce genre, renforcé d'une forte indignation que, Pied-Noire, née et élevée à Tlemcen de parents d'origine française, ayant poursuivi mes études à la Faculté d'Alger, puis après deux ans) Paris (1945-46) devenue professeur à Alger, j'ai appris un « beau-jour » (Toussaint 1954) qu'il y avait eu un attentat et que certains « Arabes » révolutionnaires réclamaient l'indépendance de l'Algérie.

J'avais alors 32 ans. Mes études, la guerre, mon mariage, mon métier, mes trois enfants et surtout une vie entièrement axée (par mon éducation, le milieu où j'évoluais, les études que j'avais faites) sur la France, tout cela faisait que je m'imaginai, en toute candeur, faire partie d'une catégorie de population supérieure au reste, mais avec une totale bonne conscience et même le sentiment de participer à la mission civilisatrice, bienfaitrice de la France. La chose allait de soi.

Mon excuse : « j'étais née 'à Tlemcen) et ne m'étais jamais vraiment posé la question ». Cela allait de soi, comme pour le jeune héros de Wajda.

J' n'eus pas de peine deux ans plus tard, ayant enfin compris que ma présence en tant que Française n'était pas appréciée par tous là-bas, à obtenir, étant fonctionnaire ainsi que mon mari, un poste en France.

J'y vis encore, avec le sentiment d'être « rentrée au pays ». Et pourtant je me sens attachée à ma ville et à ma « province » natales, comme si, étant née à Quimper et y ayant vécu les 35 premières années de ma vie, je devais vivre jusqu'à ma mort à Strasbourg sans aucun espoir de revoir ma Bretagne.

Depuis ce retour je me suis longtemps et intensément posé la question... enfin ! J'ai beaucoup réfléchi, lu, discuté et j'ai longtemps été déchirée entre deux sentiments contraires : aucun des deux camps qui s'affrontaient par les armes puis la presse, écrite et orale, ne me satisfaisait.

Quand je discutais avec des Pieds-Noirs, je me sentais de gauche, quand je discutais avec des gens de Gauche, sur l'Algérie, je me sentais Pied-Noir. En fait, ce double manichéisme était une double injustice, dont j'ai beaucoup souffert. Je sentais que les uns me considéraient comme une traître, les autres comme une imbécile, et cela dans chacun des deux camps. Combien de livres ai-je commencé

à lire sur ce sujet (l'Algérie) sans pouvoir arriver au bout, tant ils me paraissaient injustes et loin de la vérité !

Le livre Germaine Tillion m'a réconforté car je l'ai trouvé humain, honnête, vrai, utile.

C'est l'œuvre d'une grande savante (au fait ce nom a-t-il déjà un féminin ?), d'une ethnographe qui a observé sur le terrain, pendant deux ans, les Berbères des Aurès (vers 1934-35, c'est à dire avant l'époque où Camus alerterait l'opinion publique sur la misère en Kabylie). Elle les a observés avec honnêteté, intérêt, sympathie, elle les a respectés et aimés tout en gardant sa totale liberté de pensée, de croyance, et –ou- de non-croyance. Elle a vu les erreurs, les injustices, les méfaits de la colonisation et n'a pas cherché à les cacher mais elle en a parlé simplement, brièvement, car ce n'était pas son sujet et elle n'a pas nié non plus son utilité et son intérêt.

La diversité des « Pieds-Noirs », la complexité de leurs relations entre eux et avec les « Arabes » a permis qu'elle ne les amalgame pas tous en un unique bouc émissaire. D'ailleurs le nom lui-même, l'idée peut-être, n'existaient pas encore.

Document très riche sur la population berbère d'une période précise, dans une région précise du Maghreb, d'une civilisation très ancienne mais encore vivante, fourni par les notes nombreuses et variées d'une étudiante exceptionnelle à qui une bourse de l'International African Society avait permis de se lancer dans cette aventure passionnante mais aussi courageuse, ce livre se trouve être en même temps celui que peut inspirer le déroulement d'une vie entière (et quelle vie puisque c'est celle de Germaine Tillion !).

Ecrit dans un esprit « laïc » au meilleur sens de ce mot, il a le mérite enfin de s'achever sur une note d'espoir que légitime le constat de la ressemblance à des degrés divers de traits nombreux communs aux populations des bords de la Méditerranée occidentale. J.D.

Cendrillon berbère

« *Comme c'est bizarre, dit le passant rêveusement...* »
Germaine Tillion, « Il était une fois l'ethnographie »

Goulmina, décembre 1949

Oasis du Tafilalet. Zone présaharienne du Maroc. Jour de souk.

Un conteur a fait son cercle d'auditeurs devant le mur du ksar. Je m'arrête, j'écoute, je suis captivée -je ne comprends pas un mot.

Le lieutenant A. I. est là avec sa jeune femme berbère.

Il me sourit.

Le lendemain, je reçois ce texte :

« Un homme avait une fille qui était la plus jolie de tout le pays. A la mort de sa femme, il s'était remarié avec une femme très méchante qui accablait la pauvre enfant des travaux les plus durs. Un jour, pour s'en débarrasser elle l'envoya chercher de l'eau dans un crible en lui disant : « Ne reviens à la maison que lorsque tu auras rempli ce crible. » Celle-ci alla à la seguia et essaya mais en vain de remplir le crible, puis découragée elle laissa partir le crible au fil de l'eau. Lorsqu'elle voulut le rattraper il était déjà loin. Affolée elle suivit le cours d'eau en demandant à tous ceux qu'elle rencontrait s'ils n'avaient pas vu le crible. Elle trouva enfin une vieille femme et lui demanda des nouvelles de son crible. « C'est moi qui l'ai repêché lui dit-elle. Viens à la maison, tu me raconteras ton histoire. » La pauvre fille la suivit chez elle et lui raconta ses malheurs. La vieille lui dit : « Voici une paire de belghas, tu vas en placer une devant la porte du sultan et garder l'autre. » Ainsi fit-elle.

Le matin, le fils du sultan trouva la belgha et tomba en admiration devant la finesse du pied. Il alla trouver son père et lui dit : « Je ne me marierai qu'avec la jeune fille capable de chausser ce soulier. » Le sultan y consentit et envoya immédiatement des esclaves battre le pays pour rassembler les filles du pays et leur faire essayer la belgha.

Aucune n'avait le pied assez fin pour chausser le soulier et le fils du sultan commençait à désespérer de pouvoir trouver la propriétaire d'une telle chaussure. Alors, une vieille s'approcha et dit : « On a oublié une pauvre fille qui s'est réfugiée chez moi, qu'on la fasse venir, peut-être cette belgha lui ira-t-elle. » On alla chercher la jeune fille, elle était tellement misérable et pauvrement vêtue que tout le monde se mit à rire. Jamais le fils du sultan ne la choisira pour épouse. Mais quel ne fut pas l'étonnement général

lorsqu'on constata que la chaussure était exactement à la taille de son pied et que la jeune fille avait en main l'autre belgha.

Le fils du sultan tint sa promesse et épousa la jeune fille et ils furent très heureux ? »

Cendrillon à Goulmina !

Quelles racines mystérieuses relient la jeune Aït Mohad à la Cendrillon de Perrault, et à toutes les autres Cendrillon de la Terre ?

Aucune réponse définitive... mais on peut rêver à ces images qui nous révèlent l'universalité de désirs, de peurs, de fantasmes... L'expression de notre histoire commune...

P.S. Il y a bien un point d'interrogation final. Est-ce la maladresse du lieutenant qui devait taper avec un doigt ? Ou un geste, une intonation du conteur malni ?

J'ai préféré laisser le point d'interrogation du destin. M.L.

« BLEU PERMANENT » de Brahim ZEROUKI. Roman, L'Harmattan, Ecritures berbères.

Le « Bleu permanent » de Brahim Zerouki ne ressemble à rien de la très vaste production littéraire issue de l'Algérie meurtrie des années 90. Zerouki fait entrer une joie et une bienveillance pures dans le roman d'expression française actuel. Mais « roman » ne rend pas compte exactement de la nature de ce texte. Aux lecteurs des deux rives –également concernés- c'est un mythe qui est aussi proposé. Il l'est par la voix d'Ali, le narrateur, prisonnier de l'armée française, qui voit affleurer, dans l'attente de son sort incertain, des singularités du temps et une mémoire berbère ou amazigh.

C'est l'histoire d'Asen -faux eunuque et vrai voyageur, saisi au passage de son âge d'homme- qui fait renouer le « Bleu permanent » avec le roman de formation, ou d'éducation. Il y a une histoire d'amour : la rencontre d'Asen avec la splendide Anissa, dont la « reconnaissance » mutuelle suggère, plus que la force du destin, l'effacement du temps au profit de la permanence du lien amoureux. Car il n'est rien d'écrit, malgré les efforts des hommes pour lire dans les astres, et le mythe, si mythe il y a, indique seulement un rapport à sauvegarder entre les hommes.

Tagdemt, cité historique amazigh fondée, près de l'actuelle Tiaret, au 8^{ème} siècle (au second de l'Hégire), par l'imam Abd er Rahmane ibn Rostem (Rustum dans le texte), est élevée au rang de cité idéale, la Djazira mère de toutes les Djazaïr du Maghreb, ouverte à tous les hommes libres de la Terre.

« Allah a dit : « La différence au sein de ma communauté est une grâce divine ». »

Tagdemt est donnée comme une société où l'amour, d'origine divine, règne sur l'humanité (on se remémore alors des lignes d'étonnement de Lawrence d'Arabie découvrant que l'Islam est aussi une religion de l'amour).

La Tagdemt de Brahim Zérouki est une cité démocratique, sans portes, conduite par des savants et des hommes de Dieu, musulmans, chrétiens et juifs. Djazira opposée aux « Babel du Temps » détruisant leurs enfants : la Bagdad des Abassides ou nos modernes métropoles de la globalisation –un seul et même monstre, à travers la permanence du temps.

Permanence également de la monstruosité des « vieux » qui sacrifient les jeunes hommes, qui accaparent les jeunes femmes, qui tuent « ceux qui veulent comprendre », les « Bleus » : dans les maquis de la guerre d'Algérie ou à Verdun (le Verdun des Francs ou celui de la Grande Guerre).

Le récit mythique est traversé par l'opposition entre le lumineux et l'obscur. Obscurs les « Verres fumés » assassins, les noirs apparatchiks de tous les pays, obscurs, les cachots de Blida et d'ailleurs ; lumineux, le bleu des murs de Tagdemt, lumineuse la fête de la moisson amazigh, culte de la nature et de la vie, lumineuse, Anissa. C'est que Brahim Zérouki est non seulement un historien qui a exhumé de vieux manuscrits des bibliothèques privées du M'Zab, mais aussi un poète, un calligraphe et un peintre. Et il écrit comme il peint, bellement. B.Z.

« Je sais presque parler la langue du pays et je n'ai toujours pas découvert la ville, Tagdemt la mère des Djazaïr d'Occident, celle qui empêche le Khalife de dormir, celle qui protège tous les réfugiés de Bagdad, du Royaume Franc et d'ailleurs, celle dont on dit que tout voyageur qui la voit s'y installe.

- C'est la vérité.
- A ce jour, je n'ai pu voir que quelques maisons, des moulins, le réservoir d'eau... Quand on me dit la porte des moulins, je m'attends à voir porte et murs, mais rien de tout cela. Je n'ai aucune idée de Tagdemt. Au cours de mon voyage, à partir de Chelif, nous sommes passés dans la vallée de la tribu des Miknassa.
- Ce sont les meilleurs des gens !
- Il y avait dans la vallée des Miknassa des villages portant les noms de toutes les tribus sauf celui des Miknassa.
- C'est souvent comme ça.
- On s'est arrêté dans un village soit disant des Sanhadja.
- Ce sont les meilleurs des gens.
- Mais c'étaient plutôt des Zenata qui vivaient là avec d'autres.
- Oui, je connais bien. Ce sont les meilleurs des gens.
- Mais personne ne portait le nom de Zenata et les gens venaient d'un peu partout.
- Oui, il doit en être ainsi.
- Il y a partout des noms de tribus. Mais il n'y a de tribu nulle part.
- C'est ça les tribus. Elles sont insaisissables.
- Tagdemt, ça veut dire quoi ?
- La plus ancienne.
- L'imam m'a dit « la plus récente ».
- Oui, Tagdemt c'est les deux à la fois.
- Tous les mots que j'apprends en ce moment veulent dire quelque chose et son contraire.
- C'est bien.
- Tagdemt est la capitale de l'Occident et son contraire !
- Face à Rome, Byzance et Bagdad, elle représente tous les Amazigh d'Occident, face aux Djazaïr, elle n'est qu'une Djazira parmi d'autres.
- Où se trouve-t-elle ?
- Le Prophète a dit : « les hommes du Maghreb n'ont pas de ville où habiter, pas de citadelle où se retrancher, pas de marché où commercer. Ils sont les meilleurs des hommes. »
- Dans le Regnum Francorum ceux qui vivent ainsi sont réduits au servage et leurs enfants doivent mourir sur des champs de bataille vils et déshonorants.
- Ici c'est le contraire. Personne ne fléchit les genoux. »

Brahim Zérouki, « Bleu permanent », Roman, L'Harmattan (Ecritures berbères)

Ont participé à la rédaction et aux illustrations :

Elio Cohen-Boulakia. Du côté paternel, issu de la diaspora juive d'Espagne ; les aïeux ont gagné d'abord l'Égypte puis la Tunisie au début du 18^{ème} siècle ; judaïsme italien côté maternel. A enseigné au lycée du Bardo-La Manouba, près de Tunis. Puis s'est longtemps occupé d'aménagement urbain auprès de la Ville Nouvelle d'Evry. Professeur associé à l'Université d'Evry (Essonne), responsable du centre de formation relié au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Jeannine Desbonnet. Née dans une famille d'imprimeurs et papetiers de Tlemcen (un arrière grand-père s'était installé à Constantine en 1839). Etudes de lettres à Alger. A enseigné à Tlemcen en 1945, puis à Paris, puis pendant huit ans au lycée Fromentin d'Alger. A terminé sa carrière au lycée expérimental de Montgeron (Essonne).

GYPS. Né à Alger en 1967, où il a fait ses premières armes de dessinateur de presse (« L'Hebdo Libéré ») avant de s'installer en France, en 1995. A publié deux savoureuses bandes dessinées : « FIS end love » (1996) et « ALGÉ-RIEN » (« Rien, c'est toute ma vie ! ») (1998). Gyps s'est remis cette année au théâtre pour un succulent one-man-show sur la vie quotidienne des Algériens, reprenant le titre « Algé-rien », mise en scène par Jughurta Maamès, à La Clef (Paris 5^e).

Houda Jamli. Née en France d'une famille originaire de Thala (Tunisie). 23 ans. Achève une licence d'histoire à la Sorbonne.

Chafia Ksiksi. Issue d'une famille du sud de la Tunisie établie en France. Née en France il y a 22 ans, elle y a toujours vécu. Licenciée de lettres modernes. Prépare le concours de recrutement des professeurs à l'Université de Nanterre.

Monique Leclercq. Professeur de lettres, elle a enseigné pendant 12 ans au Maroc, au lendemain de la guerre mondiale, avec son mari René Leclercq. Expérience déterminante dans leur vie.

Naima Ouadah. Née à Alger, dans le quartier de Belcourt, dans une famille venue de la Mitidja. 23 ans. Arrivée à six ans et demi en France. Achève une licence d'histoire à la Sorbonne.

Brahim Zerouki. Médiéviste et calligraphe. Elève du maître calligraphe Al Mahfoudi (Blida). Ambitionne de créer une école de calligraphie en Picardie, afin de donner à la France une ouverture qui lui manque dans ce domaine culturel, avec des prolongements économiques possibles.

Bernard Zimmermann. Né à Oran, en 1940. Côté paternel, la famille était installée en Algérie depuis 1848 (paysans Alsaciens et Bourguignons), côté maternel, paysans andalous de la région d'Almeria, arrivés en Algérie à la fin du 19^{ème} siècle. Géographe de formation et enseignant. A publié chez Fanlac (Périgueux) des récits sur l'Algérie d'avant et d'après l'indépendance, et aux éditions Orion (Catalogne) « Cuisine et culture des Pieds-Noirs d'Algérie ». Membre de l'Association « Coup de Soleil » depuis 1985, année de sa création.